

PRESTON NORTON

QUAND JE
SUIS TOI



& TU
ES MOI



Quand je suis toi
et tu es moi

Preston Norton

Quand je suis toi
et tu es moi

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Rosalind Elland-Goldsmith

La Martinière **j.**
FICTION

Illustration de couverture : Geraldine Sy

Édition originale publiée sous le titre *Where I End And You Begin*
par Hyperion, une marque de Disney Book Group, New York.

© Preston Norton, 2019

Pour la traduction française :

© 2020, La Martinière Jeunesse,
une marque des Éditions de La Martinière,
57, rue Gaston Tessier, 75019 Paris

ISBN : 978-2-7324-9340-4

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

www.lamartinierejeunesse.fr
www.lamartinieregroupe.com

1

JE SAVAIS DE SOURCE SÛRE d'où Imogen Klutz observerait l'éclipse solaire : depuis le toit du lycée de Piles Fork.

Enfin, quand je dis « source sûre »... je tenais cette information de Holden, qui la tenait de Jessica, qui la tenait de Brittany qui avait vu un post d'Imogen, supprimé deux minutes plus tard. Mais j'avais confiance en Holden, Jessica adorait les ragots et Brittany passait le plus clair de son temps sur les réseaux sociaux... Donc, oui : ma source était *sûre*.

Bref : Holden. Il m'avait sauté dessus à la première occasion.

– Alors ? Tu as parlé à *hum-hum* de *hum-hum* ?

Le premier « *hum-hum* », c'était le bal de fin d'année du lycée, le second, Imogen. Et non, je ne lui en avais pas parlé. Pourquoi ? Parce que j'étais un minable no-life beaucoup trop stressé. Pour vous dire à quel point : mon plus gros atout dans la vie... c'était

mon niveau en maths. Je me savais déjà condamné à une vie de célibat. Je m’y étais résigné.

En bon pote, Holden m’avait dit de « fermer ma gueule de dépressif de merde », et c’est là qu’il m’avait raconté le plan d’Imogen pour l’éclipse. Puis il avait embrayé sur « notre plan », parce qu’il nous avait concocté un super stratagème pour rejoindre *hum-hum* sur le toit du lycée (et pour lui parler de *hum-hum*).

C’était simple comme bonjour : nous allions nous aussi nous introduire incognito dans l’établissement. Ensuite, je n’aurais qu’à profiter de la super ambiance magie-romantique-de-l’éclipse-solaire pour inviter Imogen au bal de fin d’année.

Sur le papier, je l’avoue : plan nickel. À un détail près : il y avait cent pour cent de risques qu’Imogen ne soit pas seule sur le toit de Piles Fork ; en d’autres termes, qu’elle soit accompagnée de sa meilleure amie, Wynonna Jones... Wynonna dont le passe-temps favori – en plus du rock des années 80 et des chips saveur poulet braisé – était de me *pourrir la vie*.

– Tu sais très bien qu’elle sera là, avais-je fait remarquer à Holden. D’ailleurs, l’idée d’aller voir l’éclipse sur le toit du lycée, à la base, c’était probablement celle de Wynonna.

– T’inquiète ! Wynonna, je la gère, assura Holden. Toi, tu te concentres sur *hum-hum*.

– Comment ça, tu la « gères » ? Tu *détestes* Wynonna !

– Je ne te le fais pas dire. Mais il y a pire que de me coltiner Wynonna : regarder ta petite tête de

loser galérer comme c'est pas permis. Alors, t'es avec moi sur ce coup ou non ?

Ce que Holden et moi n'avions pas prévu, c'est que traverser Carbondale une heure avant l'éclipse serait un pur cauchemar. C'est bien simple, les rues *grouillaient* de mecs en treillis multipoche, Crocs et – horreur suprême – sac banane. Sans oublier, bien sûr, les lunettes en carton anti-rayons-je-sais-pas-quoi.

Les touristes avaient envahi la ville comme une nuée de criquets. Les rues étaient aussi encombrées que les artères de mon oncle Gary (dont le régime de base se composait de triples menus Big Mac – le top pour un mec de soixante-douze ans). Tout le monde convergeait vers le stade Saluki, aménagé spécialement pour l'occasion.

– En parlant de cauchemar..., dit Holden. Ça fait combien de temps que t'as pas dormi ? Un ou deux ans ?

– J'ai pas fermé l'œil de la nuit, admis-je, blasé.

Et même *résigné*.

Ce qui eut le don d'énerver Holden.

– Putain, ça s'arrêtera jamais ? Et oublie les somnifères ! Ce qu'il te faut, mec, c'est du bon chloroforme à l'ancienne !

Pourquoi n'avais-je pas fermé l'œil ? Bien sûr, il y avait la perspective de devoir parler à *hum-hum*, mais ce n'était pas le vrai problème. J'étais insomniaque – version extrême. Je n'avais pas dormi depuis

soixante-douze heures, et le manque de sommeil se faisait sentir jusque dans mes os. Je vous jure : les cernes *pesaient* sous mes yeux. Mais rien à faire, je ne parvenais pas à dormir. Un peu comme les mecs qui n'arrivent pas à pisser dans les toilettes publiques – même la vessie au bord de l'explosion, ils ne réussissent pas à lâcher une goutte.

J'avais fini par accepter la situation, qu'il fallait laisser le sommeil venir de lui-même, quel que soit le moment et où que je sois. En salle de bio, dans la voiture de Holden, au restau... Mais les mauvaises semaines, la fatigue s'accumulait, encore et encore... et je finissais par tomber K.-O. Mon corps lâchait d'un coup, comme dans *Matrix*.

Quand le black-out était proche, je le sentais venir. C'était une drôle de sensation, d'ailleurs, comme si mes atomes et mes particules se dissociaient lentement.

– D'habitude, la fatigue te va plutôt bien, commenta Holden. Ça fait un peu mannequin anémique, entre vampire de *Twilight* et Jared Leto sous amphèt'. Mais là, mon pote, t'as vraiment une sale tête. Je te dis ça en ami, hein !

– Merci, répondis-je, la main sur la poitrine. Tes paroles me vont droit au cœur.

Il acquiesça, genre « Je t'en prie, Ezra, c'est bien normal ».

Je reportai de nouveau mon attention sur les hordes de piétons.

Avec leurs sacs banane.

En Crocs.

– À la rigueur, les sacs banane, je veux bien, concédai-je. Pour ranger les lunettes en carton. Mais les Crocs, pas moyen.

– Sérieux ? Moi, les Crocs, je comprends. C'est confort, c'est chill.

– Non. Se promener à poil dans sa chambre, c'est chill. Porter des Crocs, c'est dégueu. Surtout en public !

– Ezra, les Crocs, c'est pratique et super agréable à porter, fais-toi une raison. Si tu veux te révolter contre quelque chose, révolte-toi contre ces bâtards qui veulent coloniser la stratosphère pour en faire une zone marchande. Je te jure, mec, bientôt, on nous vendra des baraques sur Uranus. Ça me rend dingue, cet instinct de propriété.

En signe de rébellion, il serra le poing et se prépara à donner un coup dans un panneau de chantier en travers de la route – symbole *évident* de ce putain de système capitaliste qui nous opprime. Mais, vu que Holden mesurait un mètre cinquante – je vous jure : ce mec avait le format Hobbit – il dut prendre un peu d'élan. Il fléchit les genoux et bondit, poing levé. Un *glang* retentit puis résonna plusieurs secondes. Des regards offusqués se tournèrent vers nous.

En retombant (de justesse) sur ses pieds, Holden vacilla, trébucha... et s'étala par terre.

– Merde, marmonna-t-il, la main serrée contre la poitrine. Merde, merde, merde.

– Hé ! Fight Club, ça va ?

– Merde, merde, merde, poursuivit Holden, qui avait l'air de s'être fait franchement mal.

Il s'enfonça le poing dans la bouche et le suçà comme un énorme Esquimau.

Holden Durden n'était pas seulement le plus gros bouffon de toute la région de Jackson. C'était aussi mon meilleur pote. Mon unique pote, en fait. Mais je l'adorais réellement. Et, vu qu'il avait presque le même nom que le personnage du film, je l'appelais Fight Club – ou Caulfield, comme dans *L'Attrape-cœurs*. Je variais selon ses humeurs, qui oscillaient entre ado-paumé-décalé-à-la-recherche-de-vrais-liens et révolutionnaire-anarcho-anticonsumériste. Avec un courant médian apparemment : fan-de-Crocs.

Malgré sa taille, Holden était un tombeur. Il était sorti avec au moins sept filles, et avait eu un bref truc avec le double, facile. Il portait son mètre cinquante avec l'assurance d'un Napoléon.

– Mon Dieu ! s'écria-t-il. C'est quoi tout ce monde ?

Question valable *pour qui n'avait pas vécu à Carbondale toute sa vie*. Mais Holden et moi, nous savions que cette ville était l'« épicecentre du monde des éclipses solaires ».

Que je vous explique. La précédente éclipse avait eu lieu sept ans plus tôt – une éternité... sauf que celle d'encre avant remontait à 1979. Époque *pré-Metallica*, les gars ! Or, notre petite ville était l'endroit sur Terre où se produisaient le plus fréquemment ces phénomènes célestes très rares. Mieux encore, la dernière éclipse avait atteint sa « durée maximale » à Carbondale : deux minutes et quarante secondes. Un

record. Résultat : l'économie de Carbondale reposait sur le business des éclipses.

Mais tout cela, Holden le savait très bien. Je choisis donc de changer de sujet.

– *Mon Dieu ?* répétais-je. Sérieux ?

Il éclata de rire et me donna une bourrade.

– Ta gueule, espèce d'athée de merde. Surtout que t'aurais bien besoin d'un miracle !

Imogen *m'obsédait*. Et ça ne datait pas d'hier. Tout avait commencé en primaire, pendant le spectacle de CM1.

Nous jouions *Roméo et Juliette*, une version pour enfants bien sûr, avec un texte tellement édulcoré que c'en était ridicule. Le pire étant que Mme Lopez, notre prof de théâtre, avait estimé que la scène du double suicide était trop cruelle et l'avait remplacée grâce à une petite pirouette par une fin à la « tout est bien qui finit bien ». Du gros n'importe quoi.

En CM1, j'étais déjà un no-life de première catégorie. Mais jouer un personnage – être quelqu'un d'autre, quoi – avait produit chez moi une sorte de déclic. L'impression de pouvoir dire et faire tout ce que je voulais. Ce qui était un peu paradoxal, vu que, dans le fond, je devais mémoriser un texte... Mais enfin.

Eh bien, figurez-vous que je m'étais découvert un vrai talent de comédien. Même dans une version à la

con où « tout est bien qui finit bien », j'avais cartonné aux auditions et décroché le rôle de Roméo.

Avec *hum-hum* dans celui de Juliette.

Imogen était dingue de théâtre. Alors ce rôle, même en CM1, elle l'avait pris comme la chance de sa vie.

C'est pendant ce spectacle que je suis tombé amoureux d'elle. Même si elle ne me parlait que pendant les répétitions. Et dans ma tête de gamin asocial j'avais acquis une certitude : si je jouais super bien le rôle de Roméo, Imogen tomberait folle amoureuse de moi.

Évidemment, ça a été une plantade absolue.

Petit brief rapide.

Acte I, scène 1 : Benvolio (cousin de Roméo) discute avec le seigneur Montaigu et sa femme (les parents de Roméo) de ces enfoirés de Capulet (bande de bâtards). Ils s'inquiètent aussi pour Roméo qui passe ses journées à pleurnicher. Au moment où Roméo entre en scène (en pleurnichant donc), Benvolio jure de découvrir ce qui le rend si triste.

Alerte *spoiler* : Roméo est amoureux de Rosaline. Problème : ce n'est pas réciproque. Du coup, Roméo est déprimé...

On en était donc là.

Benvolio : « Bonjour, cousin ! »

Et là : le blanc total. J'avais complètement oublié mon texte.

Pire que ça même. J'avais eu comme la sensation de sortir de moi-même. D'être dans le public et d'assister à ma propre tragédie. De me *voir* détruire en

une fraction de seconde ma propre carrière d'acteur, et tout mon avenir avec Imogen. De m'observer là, sur scène, muet, les yeux ronds, au bord de l'évanouissement.

Je connaissais pourtant mon texte. *Je le connaissais !*
Je m'étais efforcé, depuis le public, de m'autosouffler la première réplique...

« *Le jour est-il si jeune encore ?* »

...

« *Le jour est-il si jeune encore ?* »

...

« *LE JOUR EST-IL SI JEUNE ENCORE ?!?* »

Rien à faire, ces mots n'étaient jamais parvenus à mon double sur scène.

Benvolio avait également tenté de me les souffler. Mme Lopez aussi, depuis les coulisses. Assez fort, d'ailleurs. Suffisamment pour que les premiers rangs l'entendent. Enfin, excédée, elle s'était ruée sur scène pour me fourrer le livre de *Roméo et Juliette* entre les mains.

L'Ezra sur scène avait fixé le texte comme s'il y lisait sa propre condamnation à mort.

Avant de quitter la scène.

Et l'école.

Je m'étais retrouvé assis sur le trottoir.

En larmes.

C'est à cette période que mes insomnies avaient commencé.

Elles avaient aussi, sans doute, à voir avec un accident de voiture survenu la veille du spectacle... mais dont il ne me restait aucun souvenir. C'est mon

médecin qui avait parlé de « troubles du sommeil post-traumatiques ». Moi, je me foutais un peu du pourquoi du comment et je m'étais contenté de lui dire, docteur, s'il vous plaît, prescrivez-moi juste des somnifères.

Bref, j'étais dans une impasse.

Ce n'était donc pas par hasard que Holden et moi pensions que je devrais inviter Imogen le jour de l'éclipse. Le bal n'était qu'un prétexte. Le véritable enjeu, c'était *moi*. Il fallait que je répare le passé.

Le lycée de Piles Fork ressemblait à un mégalithe de trois étages, tout en brique rouge. Pelouse fraîchement tondue, roses bourgeonnantes et buissons taillés en cubes géométriques. Si le projet éducatif de l'établissement était bidon, au moins le gardien de l'école, Ziggy, prenait l'entretien de la cour très au sérieux.

Holden et moi gravâmes l'escalier menant aux portes vitrées. Holden sortit alors une clé de sa poche, qui se logea parfaitement dans la serrure et pivota avec un *clac*.

Précision essentielle : la mère de Holden n'était autre que la proviseure, Mme Durden. Détentriche donc d'un passe-partout, que son fils lui avait subtilisé. Enfin... subtilisé il y a longtemps et dont il avait surtout fait un double. *Deux* doubles, même, dont un qu'il m'avait offert pour mes seize ans (« Ne t'en

sépare jamais. Un week-end, on se glissera en salle de profs pour fumer des pétards »).

Ce que nous n'avions jamais fait.

Mais c'est l'intention qui compte.

– On se sépare, annonça Holden une fois dans le hall désert.

– Hein ? T'es malade ?! T'as jamais vu de film d'horreur, ou quoi ?

– Pourquoi ? Tu penses sérieusement qu'il y a un tueur en série sociopathe planqué dans l'école ?

– Et Wynonna Jones ?

– C'est juste une tarée. On peut gérer.

– Imogen et elle sont entrées comment, d'après toi ?

– Avec Wynonna, tout est possible. Crochetage de serrure, escalade du mur d'enceinte, téléportation...

– Téléportation ? Franchement ?

– O.K., écoute-moi bien : on n'a pas toute la soirée, et on ne sait toujours pas comment accéder au toit. Et c'est pour ça qu'on *doit* se séparer. Appelle-moi si tu vois les filles, ou que tu trouves l'accès au toit. *Capisce* ?

Il s'éloigna vers l'aile ouest sans attendre ma réponse.

Je pris une inspiration, allumai la torche de mon téléphone et partis dans la direction opposée.

Je montai l'escalier, veillant à contrôler l'écho de mes semelles, puis m'aventurai dans le couloir du troisième étage, vérifiant tous les passages, inspectant chaque pièce, ouvrant chaque porte dans l'espoir de découvrir un escalier vers le toit. Sans perdre de vue

le plafond, où pouvait parfaitement se trouver une... sorte de trappe. Ou un truc dans le genre.

J'entendis alors un cliquetis métallique. Puis un vrombissement. Suivi d'un bruit sourd. *Boum !*

Je me figeai. Attendis. Pris conscience que je ne respirais plus (après quoi : beaucoup plus dur de *continuer* à ne pas respirer).

À nouveau : *clic, brrrr, boum !*

Pas de doute.

C'était le son d'un distributeur automatique.

Et ça venait de l'étage du dessous.

Je filai vers l'escalier le plus proche, agrippai la rampe et descendis sur la pointe des pieds.

J'avais le cerveau en ébullition. À tous les coups, j'allais tomber sur Imogen ou sur Wynonna. Sans doute pas les deux, parce que Wynonna ne *savait pas* se taire quand elle était avec sa meilleure amie.

Clic, brrr, boum.

En tout cas, quelle qu'elle soit, elle faisait des réserves.

Je me tapis dans l'embrasure de la porte et, les paumes contre le mur, risquai un coup d'œil.

Bingo. C'était Imogen.

Vous voyez, cette scène dans les séries, où le héros – un gros boloss-tendance-intello – pose les yeux sur la nana de ses rêves, et que la caméra la suit au ralenti, ses cheveux ondulant au vent sur fond de musique pop ultra énervante genre « *I'm a Believer* » ?

Eh bien, je vivais exactement cette scène à chaque fois que j'apercevais Imogen.

Ce n'était même plus de l'amour, à ce stade. J'étais complètement obsédé par sa longue silhouette maigre,

son cou de cygne, son visage en cœur, son regard, et sa crinière blonde qui frisottait légèrement autour de ses oreilles. Côté fringues, Imogen adorait associer haut de survêt', jean coloré (souvent bizarrement coupé) et baskets sans marque merveilleusement immondes.

Et ses sourcils... Ne me lancez pas sur ses sourcils ! Allez, si, je vous raconte.

Les sourcils d'Imogen étaient sombres et épais – en un mot : superbes. Le zéro épilation complètement assumé. Prodigeux... et mystérieux. Car sous leur arc ébouriffé, ses sourcils renfermaient tous les secrets de l'univers... toute son opacité. Ils étaient teeeeellement foncés – presque noirs, ce qui contrastait avec la blondeur de ses cheveux – qu'ils vous happaient comme des aimants. Irrésistibles, ambiance *Labyrinthe* de Jennifer Connelly, relevés d'une touche de sorcellerie et de transcendance métaphysique.

Évidemment, le jour où j'ai raconté ça à Holden, il a décrété que c'était du fétichisme sourcilien et qu'il fallait me faire interner.

BREF.

L'image d'Imogen m'apparut donc au ralenti, sur fond de Smash Mouth, quand – *clic, prrrr, boum !* – le dernier paquet de chips poulet braisé tomba dans le bac du distributeur. Sans m'en apercevoir, je dus remuer dans l'embrasure de la porte et Imogen tourna la tête, se sentant soudain observée. Quand elle me vit, elle sursauta et lâcha tout ce qu'elle tenait dans ses bras : des paquets de bonbons, des chips poulet braisé et deux canettes de Dr Pepper. Sauf que la première

canette se perça en tombant et partit en geyser ! La seconde fit une culbute et roula sur le sol, juste au moment où Imogen faisait un pas en arrière. Elle l'écrasa du pied droit, pile au milieu, et vacilla avant de tomber à la renverse – cette chute, alors, tout un poème : une jambe projetée en avant avec élégance tandis que le reste de son corps basculait en arrière dans un arc parfait avant de s'étaler lourdement sur le sol...

– Merde..., soufflai-je en m'élançant.

Je m'agenouillai au côté d'Imogen et me penchai au-dessus d'elle, gesticulant comme un demeuré.

– Oh ! Imogen ! Ça va ?

Ses yeux fixaient le vide comme deux billes de marbre déconnectées de toute pensée.

Non... Elle n'était pas morte, quand même ?

Elle cligna des paupières (elle était toujours en vie !), et ses yeux se fixèrent sur moi.

– Eh, salut, Ezra, dit-elle avec un sourire.

Puis elle grimaça :

– Aïe...

– Tu as mal ? Où ça ?

Elle fit un geste vague qui englobait tout son corps.

– J'appelle les secours ! décidai-je.

– Non !

Elle tenta de s'asseoir.

– Non, non, non. Tout va bien.

– Tu es sûre ?

– Oui, à cent pour cent. Wynonna me tuerait si je loupais l'éclipse sol...

Une voix s'éleva alors derrière moi. La dernière voix au monde que j'avais envie d'entendre...

– Darvent ! Tu fais *quoi* à ma meilleure amie, espèce de pervers ?

Je fis volte-face. C'était bien elle : Wynonna Jones apparut tel un *deus ex machina*. Enfin, plutôt l'inverse : un anti-*deus ex machina* venu tout foutre en l'air, pile au moment où je me croyais touché par la grâce.

Wynonna avait un style vestimentaire bien à elle, qu'on pouvait qualifier de militaro-hippie-vénère, voire relent-punk-des-années-80. Son apparence du jour, pour vous donner une idée : cheveux bleu électrique, assortis à son vernis à ongles, bottes de combat, jean rapiécé (de chez rapiécé, genre déchiré, délavé et clouté), veste bomber couverte de patchs nouée autour des hanches, crop top et bracelets. *Plein* de bracelets. *Trop* de bracelets, fluo de surcroît. Elle avait également un tatouage sur l'intérieur de chaque avant-bras : les mots « dharma » à gauche, « karma » à droite.

Elle m'agrippa par le col et me plaqua contre les casiers dans mon dos.

– Il t'a fait mal ? demanda Wynonna à Imogen qui se relevait difficilement.

– Non, non, je vais bien.

– Il a essayé de te peloter ?

Je virai magenta.

– Hein ? Non ! s'écria Imogen.

– Il a voulu te voler ta virginité ?

Carmin tendance fuchsia.

– Wynonna ! s'exclama Imogen. Tu veux bien *ne PAS parler* de ma virginité ?

Mais son amie était déjà passée à autre chose. Toute son attention prédatrice était focalisée sur moi.

– Je vais t'expliquer comment ça marche, Darvent. Moi, en gros, je suis le *daron* d'Imogen. Tu veux sortir avec elle ? C'est à moi que tu t'adresses. Et ensuite c'est moi qui vois si je te tue tout de suite ou si j'attends un peu. Je suis claire ?

Elle était on ne peut plus claire. Claire comme de l'eau de roche.

C'est alors que Holden débarqua dans le couloir. Et fonça dans le tas, direct :

– ÉLOIGNE-TOI TOUT DE SUITE DE MON MEILLEUR POTE, ESPÈCE DE VIPÈRE AUX CHEVEUX BLEUS !

Wynonna tourna la tête et sourit d'un air machiavélique.

– *Vipère aux cheveux bleus ?* répéta-t-elle.

– Pose *un seul* doigt sur lui et je te...

Déjà, Wynonna levait l'index – lentement, rien que pour le provoquer – et le tendait vers mon visage, sans le quitter du regard.

Holden vociféra de plus belle :

– Essaie un peu et tu...

Elle appuya sur mon nez comme sur un bouton.

Holden poussa un hurlement de dément et s'élança... vers Imogen.

Le sourire de Wynonna disparut. Elle le vit ramasser l'un des sachets de chips tombés au sol.

– Repose ça tout de suite, espèce de fils...

Tchac ! Holden déchira l'ouverture en plastique et plongea la face dans le paquet comme un animal sauvage.

– ... DE PUUUUUTE ! s'égosilla Wynonna.

Holden dévorait, engloutissait les chips avec rage. Wynonna lui sauta dessus pour lui arracher le paquet des mains. Trop tard : déjà, ne restait dans l'emballage que du sel et du gras. Holden, lui, avait des joues de hamster... sauf qu'il n'osait pas avaler. Parce que, comme toute personne normalement constituée, il savait qu'il n'y a rien de plus dégueulasse que les chips au poulet braisé.

D'un même mouvement, Wynonna et Holden tournèrent la tête vers le second paquet par terre – le second... et surtout le dernier.

Elle bondit. Lui plongea, genre gardien de but, sur le sol carrelé. Il chopa le sachet en moins de trois secondes et tenta un roulé-boulé, sauf que Wynonna lui tomba dessus. Il essaya de s'échapper mais elle le saisit par la chemise et le força à s'agenouiller. De justesse, il inversa le rapport de force, mais elle le saisit à la gorge dès qu'il fut au-dessus d'elle. Mauvaise idée. Les joues de Holden se dégonflèrent et leur contenu se répandit sur le crop top de Wynonna.

Qui se mit à hurler (tu m'étonnes).

Pendant ce temps, Imogen s'était rapprochée de moi, façon crabe sur ses longues jambes. Elle se pencha vers moi et, les yeux toujours rivés sur la scène de carnage, me demanda tout bas :

– Pourquoi ça finit toujours comme ça, entre eux ?

Vaste question, à laquelle on pouvait répondre ainsi :

1. Wynonna me détestait et...
2. ... adorait s'en prendre à moi.
3. Holden volait à chaque fois à mon secours mais...
4. ... toujours en mode psychopathe fou furieux.
5. Et je pense que, dans le fond, Wynonna aimait ce petit rituel (un vrai shoot d'adrénaline).

En résumé : ils étaient pris dans un cercle vicieux. Ces affrontements faisaient partie de leur vie... de leur équilibre. Sans cela, ils partiraient peut-être en vrille, l'un comme l'autre.

Soudain, je pris conscience de la situation. J'étais en train de parler avec Imogen ! Seul à seule ! Enfin, en faisant abstraction du combat de catch en cours... Était-ce un signe du destin ? L'occasion parfaite pour l'inviter à *hum-hum* ?

Sans doute. Mais c'était oublier mon sérieux handicap social qui revint *en force*.

Holden se dégagea de l'emprise de Wynonna. Il se rua sur la fenêtre la plus proche et la fit coulisser brusquement d'une main. De l'autre, il tendit le sachet au-dessus du vide.

– Un pas de plus et tu peux dire adieu à tes chips ! menaçait-il.

Wynonna se figea et leva les bras en signe de cessez-le-feu.

– Tranquille, Durden. Ne fais rien que tu puisses regretter.

– Présente tes excuses à Ezra !

– Pardon ?!

– Ou bien, c’est *bye bye* les chips !

Wynonna me toisa avec dégoût, à moins que ce ne fût avec mépris. Mais je la remarquai à peine. Je me sentais glisser de l’intérieur, un peu comme la lune qui, à cet instant, passait sur le disque solaire.

Wynonna tourna la tête vers Holden.

– Jamais de la vie ! Je ne vais certainement pas m’excuser auprès de...

Holden desserra un peu les doigts et le sachet glissa d’un centimètre. Wynonna comprit qu’il ne bluffait pas.

– O.K. ! O.K. ! O.K. ! s’écria-t-elle.

Elle fit quelques pas dans ma direction. Je voyais presque les mots s’agglutiner dans sa gorge.

– Ezra, articula-t-elle avec lenteur, je... suis... désolée... que tu ne sois QU’UNE SALE PETITE MERDE !

Elle se retourna brusquement et se jeta sur Holden qu’elle projeta violemment contre le mur. Puis elle saisit la tête de Holden entre ses bras – prise classique à la Randy Orton –, avant de tirer brusquement en arrière. Sauf qu’elle calcula mal sa trajectoire et ils nous heurtèrent de plein fouet.

Au moment de l’impact, je ressentis une sorte de *flash* cérébral. Comme si mon esprit jaillissait en dehors de mon enveloppe corporelle.

Une seconde plus tard, nous étions empilés les uns sur les autres.

– Aïe ! hurla Holden.

– Je suis morte ? demanda Imogen.

– Putain, ça fait mal..., marmonnai-je.

Sauf que ces mots – *mes* mots – furent prononcés par la voix de *Wynonna*.

Quelque part dans la masse informe de nos membres, je sentis un corps se raidir. Je n'étais donc pas le seul à penser qu'un truc avait merdé.

J'ouvris les yeux, regardai mes mains à plat sur le carrelage...

Mais ne les reconnus pas. Elles étaient petites. Fines. Douces.

Chaque ongle recouvert de vernis bleu.

La même couleur que les mèches de cheveux que j'aperçus soudain à la périphérie de mon visage.

C'est là – et seulement là – que je sentis un regard peser sur moi dans l'entassement humain. Je tournai la tête.

Les yeux qui me dévisageaient...

... étaient *les miens*.

Ceux d'Ezra. J'observais mon propre visage. Mon double. Dont la tête était prise en sandwich entre les seins d'Imogen et – moins sympa – les fesses de Holden.

Soudain, nouveau flash.

Aussitôt, je me retrouvai la tête écrasée par les fesses de Holden, le regard rivé sur *Wynonna*, qui me fixait en retour. Nous partagions clairement la même expression, qu'on aurait pu traduire par : « C'est *quoi*, ce bordel ? »

– Putain ! s'écria soudain Holden. L'éclipse !

Wynonna et moi revînmes sur terre. Au prix de quelques contorsions, nous nous dégageâmes len-

tement les uns des autres et filâmes vers la fenêtre ouverte en mettant maladroitement nos lunettes en carton.

Le cercle noir dans le ciel avait déjà commencé à disparaître, laissant percer un filet de lumière.

Nous avions loupé le spectacle.

Et cerise sur le gâteau – que ce soit à cause de la déception, du stress, ou de ce putain de bug psychique digne d'un film de science-fiction – mon corps décida qu'il avait eu sa dose.

Et je tombai dans les pommes.

2

DES VOIX FLOTTAIENT au-dessus de moi, proches et lointaines.

– C’est pas vrai, c’est pas vrai, c’est pas vrai..., répétait Imogen.

– T’inquiète, tempérait Holden. Tout va bien. Ça lui arrive souvent.

– Hein ? Il est narcoleptique ? demanda Wynonna.

– Pas vraiment. Plutôt insomniaque qui tombe K.-O. de temps en temps à cause du manque de sommeil.

– Et t’appelles ça « aller BIEN » ? s’indigna Imogen.

– Je veux juste dire que ça ne laisse pas de séquelles. Et qu’il a l’habitude.

– Il n’avait pas dormi depuis longtemps ?

– Depuis, euh... deux-trois jours ?

– Hein ? Deux ou trois JOURS ?!

Holden réfléchit avant de préciser, sûr de lui :

– Trois jours. Mais je te jure qu’il va bien...

– Comment tu peux dire un truc pareil ?!

– Non mais ça va aller, je t’assure. C’est pas la première fois.

– Alors on n’appelle pas les secours ? intervint Wynonna.

– Ah, si, bien sûr ! Il est tombé brutalement, quand même.

Les voix se fondirent dans un sommeil sans rêve. Un bain de noirceur. Comme un abcès temporel.

– Depuis quand n’aviez-vous pas dormi ? me demanda le secouriste.

– Soixante-douze heures.

Puis, après réflexion, j’ajoutai :

– ... peut-être un peu plus.

Je me sentais plutôt en forme vu les circonstances, mais les pompiers m’avaient tout de même installé sur un brancard et, à en juger par leur mine sombre, ils étaient loin de partager mon optimisme.

Imogen se tenait au-dessus de moi et secouait la tête tristement.

J’aurais dû être heureux de la voir se préoccuper de moi – même si je lisais plus de pitié qu’autre chose dans son regard. Mais je n’arrêtais pas de me repasser en boucle ce qui venait de se passer.

– Êtes-vous suivi par un médecin ? poursuivit l’ambulancier.

– Un psychiatre.

– Êtes-vous sous traitement ?

- Belsomra.
 - Ça vous réussit ?
- Je jetai un coup d'œil éloquent à ses collègues qui prenaient ma tension et mon pouls, et au policier qui posait des questions à Holden et Wynonna.
- Pas des masses, répondis-je.
 - Mais votre médecin continue de vous le prescrire ?
 - Disons que c'est *moins pire* que le reste.
 - Qu'avez-vous essayé d'autre ?
 - Ambien, Lunesta, Rozerem, Sonata..., énumérai-je comme une formule magique. Valium...
 - Du Valium ?
 - Je fais des insomnies depuis que j'ai neuf ans. On a eu le temps de faire le tour.
 - Et vous trouvez ça *normal* de perdre connaissance comme ça ?
 - Je ne trouve pas ça *anormal*..., nuançai-je.
 - Je vois. Et vous n'avez rien remarqué d'*anormal* ce soir non plus ?
- Wynonna entendit la question. Nos regards se croisèrent.
- Non. Rien du tout, assurai-je. Tout était normal.

– C'est vrai, ce qu'on dit, déclara Holden d'un ton philosophique. L'enfer est pavé de bonnes intentions...

La proviseure, Allegra Durden (oui, Allegra, comme l'antihistaminique), mieux connue sous le nom de la-mère-de-Holden, répliqua aussitôt :

– Et tu peux me dire en quoi entrer par effraction dans le lycée la nuit partait d'une « bonne intention » ?

Comme son fils, Mme Durden était un petit gabarit – sa taille, cependant, n'avait pas la moindre incidence sur son pouvoir d'intimidation. Elle avait, plus ou moins, la même apparence physique que Holden – cheveux noirs, yeux sombres, bouche ciselée –, mais, contrairement à lui, elle avait une véritable présence. Une sorte de sévérité froide qui tenait sans doute à sa fonction... et au fait qu'elle avait dû accourir sur son lieu de travail en plein week-end.

Nous avions échappé au commissariat. Pour une seule raison : le policier avait considéré que, vu l'état de rage de Mme Durden en apprenant que nous étions entrés au lycée sans autorisation, quelle que soit notre punition, elle serait largement aussi efficace que le discours d'un agent de police.

Notre sort était donc entre les mains de notre redoutable proviseure.

– Ça va... on n'est pas vraiment « entrés par effraction » ! protesta Holden. C'est pas comme si on avait cassé une vitre pour entrer, non plus !

– Je te l'accorde.

Elle lança un regard noir à Wynonna et Imogen qui se tenaient à notre gauche. Nous étions tous les quatre assis devant son bureau. Des cibles sur un champ de tir.

– *Vous deux*, non, précisa Mme Durden. En revanche, Mlles Jones et Klutz ont brisé la fenêtre des toilettes des filles pour s'introduire au rez-de-chaussée.

– On n'a pas fait exprès ! assura Wynonna. La fenêtre n'était pas verrouillée... Et puis ce sont mes fesses qui ne passaient pas. Désolée, mais elles sont beauuuuuucoup plus grosses que celles d'Imogen.

– Ne dis pas ça..., souffla son amie. Tes fesses sont très bien.

– Nous ne sommes pas ici pour parler de vos fesses ! Avoir de grosses fesses n'est pas un délit... En revanche, *faire usage* de ses grosses fesses pour briser la fenêtre des toilettes, si ! Quant à vous, mademoiselle Klutz, vous êtes complice des dégâts causés par les fesses de votre amie.

Imogen semblait morte de honte. Wynonna, à l'inverse, était avachie sur son siège, bras croisés et jambes tellement écartées qu'elles empiétaient sur l'espace de Holden (qui essayait de les repousser discrètement).

– Mais *toi*, reprit Mme Durden en pivotant vers son fils, tu as volé mon passe-partout, tu en as fait *deux* doubles, et tu en as offert un à ton meilleur ami *pour son anniversaire* ! Et le pompon : il faut que j'apprenne tout cela de la bouche d'un policier. As-tu quelque chose à ajouter ?

– Euh, oui. J'aimerais rappeler qu'on a sauvé la vie d'Ezra en appelant les secours. On est des vrais héros, en fait !

Wynonna retint de justesse un sourire. Mme Durden secoua la tête, se désolant visiblement d'avoir donné naissance à un garçon aussi con.

Holden se tourna vers moi, en quête de soutien.

– Pas vrai, Ezra ? Dis-lui, toi, qu'on t'a sauvé la vie !

Oh, non... pas ça.

Je sentis le regard d'Imogen se poser sur moi.

Garde ton sang-froid, Ezra. Ne dis rien de stupide.

– Ce sont des héros, affirmai-je alors. Si ça ne tenait qu'à moi, ils recevraient tous les trois la Légion d'honneur. Voire un prix Nobel de la paix. À partager.

L'ironie, en fait, c'est un art.

Mme Durden se prit la tête entre les mains. Wynonna éclata de rire. Imogen, elle, jeta un coup d'œil inquiet à la proviseure.

– Tu vois, maman ! s'écria Holden. C'est ce que je disais ! En nous sanctionnant, tu ne ferais qu'alimenter la machine totalitaire qui réprime l'entraide et la solidarité !

Sa mère pinça les lèvres et, les doigts croisés, se pencha en avant.

– J'allais vous coller pendant un mois, déclara-t-elle. Mais je me rends compte à présent que ce ne serait pas une punition suffisante.

Nous nous raidîmes sur nos sièges.

– Nous coller pendant *un mois*, vous ne trouvez pas ça suffisant ? répéta Wynonna.

– Non, parce que vous n'auriez rien à faire. Vous passeriez juste un bon moment entre amis.

– Sauf qu'on n'est pas amis, O.K. ? s'énerva Wynonna. Je préférerais encore être pote avec un raton laveur ! Mort !

– Ah, ouais ? riposta Holden. Eh ben moi, j'aime mieux être pote avec ma bite !

– Je parie que c'est déjà le cas !

– Bien vu, pour une fois ! Je suis effectivement *super* pote avec ma bite. On passe de très bons moments ensemble, tu vois !

Pour toute réponse, Wynonna feignit un haut-le-cœur.

– Holden, s'il te plaît ! s'interposa sa mère. Pas de grossièretés dans mon bureau !

Elle nous observa les uns après les autres. Quand son regard se posa sur moi, je remarquai une lueur – de compassion ? – qui disparut aussitôt. Elle ouvrit le tiroir central de son bureau, d'où elle sortit quatre documents reliés qu'elle disposa devant nous.

Nous nous penchâmes sur la première page. Deux silhouettes étaient dessinées, dos à dos. Un garçon et une fille. Et au-dessus d'eux :

La Nuit des rois
William Shakespeare
Par le lycée de Piles Fork

Je me figeai. Holden avait-il parlé à sa mère de mon amour pour Imogen ? Du fiasco de *Roméo et Juliette* ? Mme Durden croyait-elle me rendre service en me proposant de *remettre* ce fiasco ?

Je n'avais rien contre Shakespeare, dans l'absolu. J'avais même un certain penchant pour les adaptations modernes de ses œuvres, genre *Dix bonnes raisons de te larguer* (remake de *La Mégère apprivoisée*), *My Own Private Idaho* (*Henry VI première partie*, *Henry IV deuxième partie* et *Henry V*) ou encore *Roméo + Juliette* (*Roméo et Juliette* à la sauce Baz Luhrmann). Mais pour le coup, lire une pièce de Shakespeare *devant Imogen*, j'étais CONTRE. Jouer du Shakespeare *devant Imogen* : CONTRE. Monter sur scène en costume d'époque *devant Imogen* : CONTRE. En gros, le problème, ce n'était pas Shakespeare, c'était Imogen.

– C'est quoi, ce truc ? demanda Holden en feuilletant un des documents reliés.

– Une pièce de théâtre, répondit sa mère. Dans laquelle vous allez tous jouer.

– Hors de question, décréta Wynonna en secouant la tête. Non, non, non, non, non.

– Les répétitions auront lieu tous les jours au théâtre d'Amityvale à quinze heures.

– C'est répugnant comme façon de faire, déclara Holden, mi-consterné, mi-écœuré. Immonde !

Entre la crise de nerfs de Holden et la dépression dans laquelle sombrait lentement Wynonna, j'aperçus le regard d'Imogen. Étincelant de joie. Du bout des lèvres, elle demanda :

– Mais... le club de théâtre n'est pas complet ?

En réalité, le club *avait été* complet... Je le savais parce que Imogen n'avait pas pu s'y inscrire pour la troisième année d'affilée.

– Il y a eu quelques changements, répondit Mme Durden d'un air évasif, et *plusieurs places* se sont libérées.

– Oh ! s'exclama Imogen en essayant de dissimuler sa joie.

– Et vous y êtes à partir de maintenant *tous* inscrits.

– Je vous ai dit non ! protesta Wynonna.

– C'est ça ou pas de bal de fin d'année.

– QUOI ?

– On fait moins la maligne, hein ? la nargua Holden.

– J'espère tellement avoir le rôle de Viola..., murmura Imogen dans son coin.

Mme Durden toisa Wynonna.

– Je demanderai aux agents de sécurité de t'interdire l'accès le soir du bal. *Sauf* si tu participes aux cours de théâtre ET à la représentation qui doit avoir lieu – comme ça tombe bien – *la veille* du bal.

Holden me jeta un coup d'œil.

– Bon, d'accord, dit-il à sa mère. Ezra et moi, on va le faire, ton truc sur Shakespeare. Pas vrai, Ez' ?

C'était pour moi qu'il acceptait. Pour me permettre de réparer le passé.

Je serrai la mâchoire et hochai la tête.

– Allez vous faire foutre ! cria Wynonna en repoussant sa chaise. Ce sera sans moi ! Shakespeare *et* le bal !

Elle fonça vers la porte et la claqua brutalement derrière elle.

Il y eut un silence.

– J'en reparlerai avec elle, proposa Imogen. Ah, et... c'est d'accord... j'accepte la sanction. Et...

juste pour savoir... à qui est-ce qu'on peut s'adresser concernant l'attribution des rôles ?

– Pas à moi, répondit sèchement la proviseure.

– Ah, oui, bien sûr.

Imogen eut un instant d'hésitation, puis elle se leva à son tour et quitta la pièce. Contrairement à son amie, elle ferma la porte très doucement. Il y eut un petit *clac*, puis des bruits de pas furtifs dans le couloir.

– Bien, reprit Mme Durden en reportant son attention sur Holden et moi. Je dois vous ramener en voiture, je suppose ?

– Oui..., admis-je.

– Pas question ! On n'acceptera aucune aide de la part d'un agent du système !

– Même avec une escale au McDo ? Je te paye un menu Big Mac mais ce sera retenu sur ton héritage.

Holden considéra gravement l'offre de sa mère. Enfin, il acquiesça.

– Mouais. Les héros peuvent bien faire une exception pour un Big Mac.

La réputation du lycée de Piles Fork tenait tout entière à son club de théâtre. Plus précisément à sa spécialité « comédie musicale », qui avait vu se former bon nombre de duos : les Freddie, les Halos, les Dazzle, les Minis. Vous ne me croyez pas ? Et pourtant je vous jure que c'est vrai ! C'était la fierté personnelle de Mme Durden. Tous les ans, elle allouait

des sommes astronomiques à ce club. Au point qu'il était mieux doté, à lui seul, que toutes les autres activités extrascolaires réunies.

Mme Cecily Chaucer – soi-disant petite-petite-petite-petite-petite-etc.-fille de Geoffrey Chaucer – en était la seule et unique professeure responsable, et elle régnait en maître sur le club parce qu'elle avait joué dans *Cats* à Broadway. Pourquoi avoir quitté New York et sa troupe alors ? Pour « divergences artistiques », prétendait-elle. Personne ne s'était risqué à creuser la question...

Parce qu'à vrai dire, personne ne creusait *jamais aucune question* avec elle. Résultat : elle obtenait tout ce qu'elle désirait. Quand elle avait réclamé un « cadre plus théâtral » pour faire cours, Mme Durden l'avait autorisée à chercher une salle en dehors du lycée. Mme Chaucer avait jeté son dévolu sur le théâtre d'Amityvale, en plein centre-ville, et Piles Fork avait négocié un contrat de location d'une heure, toute l'année.

Quant aux élèves, Mme Chaucer les triait elle-même sur le volet, et elle avait réussi à constituer année après année une nouvelle troupe de dix-huit abrutis aussi snobs que tyranniques. Genre Sharpay et Ryan Evans de *High School Musical*... multipliés par neuf. Le pire, c'est qu'ils faisaient tout ensemble : déjeuners, soirées... et parties de jambes en l'air. Limite secte. À chaque rentrée, ils repéraient quelques élèves qu'ils jugeaient « dignes d'eux », et les accueillait au sein de leur petite communauté (moyennant le bizutage rituel). Les nouveaux

membres quittaient alors le commun des mortels pour rejoindre les êtres supérieurs du club de théâtre de Mme Chaucer.

Ce système bien huilé avait parfaitement fonctionné jusqu'à il y a environ deux semaines.

Quand on avait découvert la drogue.

Car, voyez-vous, l'excellente réputation du club de théâtre de Piles Fork ne tenait finalement pas tant au talent des élèves qu'au fait qu'ils étaient tous *défoncés*. Shootés aux médocs – pour la plupart, des traitements contre l'hyperactivité et la narcolepsie.

Et leur revendeuse n'était autre que... Mme Chaucer. Elle leur fournissait tout : Adderall, Ritaline, Moda... et même de la cocaïne en comprimés, ce qu'elle n'admit jamais.

N'empêche qu'elle fut arrêtée et la bande de Ryan et Sharpay virée au complet et envoyée en cure.

Tout s'était fait discrètement. Mais les élèves de Piles Fork avaient quand même remarqué la disparition soudaine des dix-huit membres du club – sans parler de leur grand manitou. La proviseure avait donc dû agir rapidement pour sauver la réputation du lycée, et la sienne par la même occasion... Surtout qu'il est bientôt apparu que les sommes faramineuses allouées au club de théâtre avaient été détournées par Mme Chaucer pour financer son petit commerce.

Mme Durden n'avait vu qu'une solution pour garder son poste : régler la situation au plus vite tout en conservant son club de théâtre de réputation nationale. Les autres profs de Piles Fork ne

voulant surtout pas être mêlés à cette histoire, elle avait recruté un jeune membre du staff qui, cerise sur le gâteau, avait autrefois travaillé en centre de désintox. Bref, un type capable de repérer un ado shooté à cent bornes !

Quand elle lui annonça que le club de théâtre était amputé de la totalité de ses effectifs et qu'elle ne trouverait jamais dix-huit candidats pour les remplacer, il lui répondit :

- Vous arrive-t-il de coller les élèves ?
- Oui, bien sûr.
- Eh bien, les prochains, vous n'aurez qu'à me les envoyer.

La voiture de Mme Durden s'engagea dans l'impasse menant chez moi alors que Holden et moi finissions nos Big Mac. Je proposai poliment de jeter les déchets (et me retrouvai à débarrasser *tous* les détritrus du véhicule, moins le Coca que Holden continua de siroter en me checkant par la fenêtre arrière).

- À plus tard, Balthazar, lança-t-il.
- À plus tard, *Balthazar* ? répéta sa mère. C'est pas un peu dépassé, comme expression ?
- Tu doutes de ma coolitude ? Je sais ce que je fais, O.K. ? C'est moi la nouvelle génération, je te signale ! Et puis ça rime... et les rimes, c'est indémodable !

Il m'adressa un V de la victoire et la voiture s'éloigna en marche arrière.

C'est alors seulement que je remarquai une vieille Honda Civic jaune, avec toit ouvrant, aileron et pare-brise bordés de vignettes garée devant chez moi. Le top de la classe du tuning...

Cette voiture, je l'avais déjà aperçue sur le parking du lycée sans savoir à qui elle appartenait. Je pris une inspiration et grimpai les marches de l'entrée quand des cris me parvinrent de l'intérieur.

– Va te faire foutre !

– Toi, va te faire foutre !

Jayden Hoxsie ouvrit brusquement la porte.

Jayden appartenait à une espèce d'ado assez courante : le *bouffonus-qui-se-la-pétus*. Cheveux noirs hérissés, corps de bodybuilder (mais seulement au-dessus de la taille), polos ultra serrés laissant pointer ses tétons. On était dans la même classe.

Mais comme on n'était pas amis, il ne pouvait, malheureusement, y avoir qu'une seule raison à sa présence ici.

La voix de ma sœur retentit de nouveau :

– Casse-toi !

Willow était ma cadette, âgée de quatorze ans. Signe particulier : elle était une pub ambulante pour Hot Topic, « la pop culture, jusque dans ta garde-robe ! » – dans un style, donc, à la limite entre punk et boloss. Ses cheveux devaient constituer quatre-vingts pour cent de sa masse corporelle : une longue crinière noire, coupe emo dégradée pour un max de volume. Plantée dans le vestibule,

elle portait un débardeur *Spider-Gwen* et un jean skinny noir.

– Je me casse *avec plaisir*, espèce de salope frigide !
Jayden me remarqua soudain.

– Eh, Ezra, tu devrais dire à ta sœur d'arrêter de jouer les pétasses.

Sur ces mots, il me donna une grande claque sur l'épaule et me bouscula pour sortir. Je restai là, debout comme un con, trop choqué pour répliquer.

– Allez vous faire foutre, toi et ta caisse de merde !
hurla Willow.

– Et moi qui pensais que t'aimais les bagnoles...,
répliqua Jayden en s'approchant du véhicule. Je m'étais bien planté à ton sujet !

Allez savoir pourquoi, cette dernière réflexion lui fit péter les plombs. Willow s'élança dehors et se rua sur la voiture pour la marteler de coups de pied, pile au moment où Jayden s'installait derrière le volant. Il mit le contact et garda la main sur la clé pendant toute la marche arrière. Quand il appuya sur l'accélérateur, une épaisse fumée s'éleva du tuyau d'échappement. Le véhicule disparut avec un rugissement de moteur, laissant d'épaisses traces de pneus dans son sillage.

Je me retournai pour interroger ma sœur, mais elle avait déjà disparu à l'intérieur. Au premier étage, j'entendis claquer la porte de sa chambre.

Notre maison, comme toutes celles de la rue, comportait un séjour, quatre chambres et trois salles de bains réparties sur deux étages. Le foyer petit-bourgeois par excellence. Le long de

Mon portable vibra sur la table basse. D'où j'étais, je vis le nom s'afficher.

Wynonna, bien sûr.

Sans bruit, et sans réveiller Imogen, j'attrapai le téléphone du bout des doigts.

Lentement, je m'enfonçai dans le canapé. Imogen remua un peu, ajusta sa tête, et sombra de nouveau dans les bras de Morphée.

Je glissai le doigt sur l'écran pour répondre.

– Salut, souffla Wynonna, comme si elle savait que tout le monde dormait autour de moi. Je voulais juste m'assurer que t'étais toujours vivant. Et puis entendre ta voix. Pardon, ça doit te sembler bizarre. Ça l'est sûrement. Enfin, bref. Peu importe. Ta gueule.

Je ris.

– Salut, Wynonna.

– Bonne nuit, Ez', dors bien. Si t'y arrives.

– Bonne nuit, Wynonna.

Elle raccrocha.

Je posai le portable sur mes genoux.

Et m'endormis.